

PAR GILLES ASCARIDE

Le songe d'Amalfi

Ce vendredi soir 11 janvier 2013, Gabriel Amalfi était assis sur le quai tout refait à neuf du Vieux-Port et amer fixait la mer. Il avait choisi de s'installer le cul par terre directement afin de bien sentir le froid et d'avoir son regard presque au ras de l'eau. Demain devait avoir lieu le grand tohu-bohu, le week-end d'inauguration de Marseille 2013, demain sa ville devait devenir capitale de la culture. On dirait ce qu'on voudrait, mais ça faisait réfléchir. Dans son dos les cars faisaient beaucoup de potin. Gabriel Amalfi approchait les soixante et dix ans et ne se plaignait pas de sa vie, il avait fait de son mieux. Mais tout de même...

A cet instant, il pensait particulièrement à cette soirée de 1962 où il était sorti, le cœur en berne, du Théâtre du Gymnase. Il venait de voir une représentation de *La grande oreille* montée par Jacques Fabbri. Une merveille. Cette pièce faisait et allait encore faire le tour du monde, un succès de cocagne. Mais ce soir-là, à Marseille, il n'y avait pas cent spectateurs dans la salle. Quelle honte. Quel désastre. D'autant plus que la même année on avait laissé mourir le Théâtre Quotidien de Marseille, on avait même rasé la salle. Marseille semblait fâchée depuis toujours avec la culture. Rien n'y faisait. Pas même le général De Gaulle, pas même André Malraux. A l'époque où partout poussaient des théâtres, des Maisons de la Culture, Marseille fermait boutique. Rien à foutre. Le Centre dramatique du Sud-Est s'était même ouvert en 1952 à Aix-en-Provence, Marseille n'en voulait pas.

Gabriel Amalfi soupira douloureusement en songeant à cette épouvantable traversée du désert culturel qu'avait été sa ville pendant toutes ces années. Dans son dos le défilé des véhicules faisait un raffut pénible.

Eh oui, Marseille qui aime à se définir contre, avait été contre l'intelligence, avait choisi l'immobilité, la paresse, voire la bêtise, contre la France entière. Amalfi était tout sauf amnésique, il se souvenait qu'en sa jeunesse la deuxième ville de France n'avait ni théâtres, ni maison de la culture, ni musée, ni salle de concert, ni librairies, ni éditeurs de quelque surface. Pas de création artistique, pas de faculté de Lettres, pas de Sciences humaines. Ah, oui, l'Opéra, oui. L'Opéra et c'est tout. Un seul cinéma d'art et d'essai rue Francis-Davso. Comment affronter avec si peu de munitions le règne despotique du Stade Vélodrome ?

Dérangé par le boucan, Gabriel Amalfi tourna la tête. Derrière lui, une file ininterrompue d'autocars remontaient la Canebière. Cette ville n'aurait donc jamais cessé de faire du bruit ?

Un désert bruyant, voilà, c'était ça cette ville à l'époque. D'ailleurs est-ce que ça avait tellement changé ensuite ? On avait bien tenté de courir après le retard. On avait tenté. Mais on partait avec vingt ans de retard. On avait fait, un peu à la va vite, des théâtres, des "Criée", des musées, des

"Dôme", des festivals, des "Silo"... Mais quoi, on n'invente pas un public aussi facilement, hé ? Des troupes de théâtre se créaient, des éditeurs se lançaient, l'Université s'agitait, mais tout cela restait finalement bien maigrichon.

Marseille s'inventait une image, mais peut-être pas une réalité. Gabriel Amalfi avait froid aux fesses, pour autant il ne bougeait pas et continuait son triste songe. Le silence se fit. Un ultime bus disparaissait à l'horizon.

Pourtant... Pourtant... L'espoir avait été là. La ville avait enfin décroché le pompon : capitale de la culture ! Oh, fatche ! On allait voir ce qu'on allait voir ! Et contre toute attente, contre toutes les critiques, contre tous les quolibets, Gabriel Amalfi avait repris courage. Et si au soir de sa vie il allait enfin voir sa cité couronnée par Melpomène, Terpsichore, Thalie, Euterpe et toutes les autres ? Un horrible bruit de frein le fit se retourner, un énorme camion, chargé à bloc, s'était arrêté sur le quai des Belges redevenu quai de la Fraternité. Le chauffeur passa la tête à la fenêtre et hurla "Oh l'homme ! Y faut pas rester là, oh ! Je vous emmène ?" De la main, Amalfi exprima son refus et l'engin repartit à fond de train.

Demain ce devait être la grande inauguration. Le lancement de l'événement mondial. On devait entendre la grande clameur, lancer la magie pyrotechnique. Enfin, un bazar du tonnerre de Dieu. Le monde attendait Marseille au tournant. Gabriel Amalfi sourit en regardant la surface de l'eau se rider. Demain, oui, demain...

Seulement voilà. Ce matin, à l'aube, un tremblement de terre avait cataclysmé l'Afrique du Nord. Saloperies de plaques tectoniques. Alger toute entière avait basculé dans la Méditerranée. Mauvaise limonade. Mauvaise mer. Une vague gigantesque partie de l'autre bord fonçait vers la cité phocéenne. Elle y arriverait au cœur de la nuit. Marseille serait balayée. Pas de chance, hein ? Pas de chance.

Pour une fois, dans cette ville, la puissance publique avait assuré. L'évacuation totale de la population, on l'avait mise en route dès l'arrivée de la nouvelle terrifiante. Et, ma parole, ça avait marché. A coup de trains, de bus, de camions, d'autocars, tout le monde avait, fort heureusement, pris la fuite. Si on ne savait pas Marseille, on sauverait les Marseillais. Après tout n'étaient-ils pas le plus beau - sinon le seul - monument de la plus vieille ville de France ?

Mais Gabriel Amalfi n'avait pas pris de car. Il avait bien assez vécu comme ça et serait là, tout seul, pour constater que la fête n'aurait pas lieu. Il resterait le dernier des Marseillais avide de culture. Et puis, une vague pareille, on ne pouvait pas rater ça. Il voulait la voir arriver en face à face. En attendant il déroulait son songe. Marseille 2013 ? Qui sait ? Ça aurait peut-être marché ?

La ville était désormais déserte. La vague allait arriver et la balayer. Ma foi, peut-être que pour une fois les rues seraient enfin propres ? ■